

La dernière photographie

Sarabande d'Ingmar Bergman

ISABELLE RÈBRE

Depuis l'adolescence, je suis hantée par une photographie : un portrait de ma mère que mon père m'avait donné à sa mort. Elle avait disparu, il me restait sa photographie. Les deux actions s'étaient déroulées simultanément, provoquant dans mon esprit un effet de substitution. Alors que j'assistais étudiante au ciné-club à la projection d'un film de Murnau, j'eus une « révélation ». Dans l'obscurité, des ombres fantomatiques se mouvaient sur l'écran : le cinéma avait donc le pouvoir de faire revivre les morts. Je n'ai eu dès lors de cesse de vouloir m'approcher des images animées pour en saisir le mystère, sans doute mue par le secret désir de pouvoir un jour réanimer le portrait photographique de ma mère et la sauver ainsi de l'oubli.

Cet ouvrage a été publié avec l'aide de la



Conception graphique : Casier/Fieuchs

© 2017 ANTE POST a.s.b.l.

responsable des éditions de La Lettre volée

146 avenue Coghén, B-1180 Bruxelles

tél-fax : 32 2 512 02 88 – e-mail : lettre.volee@skynet.be

catalogue en ligne : <http://www.lettrevolee.com>

Dépôt légal : Bibliothèque royale de Belgique

1^{er} trimestre 2017 – D/2017/5636/8

ISBN 978-2-87317-490-3

La dernière photographie

Sarabande d'Ingmar Bergman

ISABELLE RÈBRE

Depuis l'adolescence, je suis hantée par une photographie : un portrait de ma mère que mon père m'avait donné à sa mort. Elle avait disparu, il me restait sa photographie. Les deux actions s'étaient déroulées simultanément, provoquant dans mon esprit un effet de substitution. Alors que j'assistais étudiante au ciné-club à la projection d'un film de Murnau, j'eus une « révélation ». Dans l'obscurité, des ombres fantomatiques se mouvaient sur l'écran : le cinéma avait donc le pouvoir de faire revivre les morts. Je n'ai eu dès lors de cesse de vouloir m'approcher des images animées pour en saisir le mystère, sans doute mue par le secret désir de pouvoir un jour réanimer le portrait photographique de ma mère et la sauver ainsi de l'oubli.

Quand j'ai vu *Sarabande* à sa sortie en France en 2004, j'eus l'impression que ce film s'adressait à moi, que *j'en savais quelque chose* mais que ce que je savais, je l'ignorais, il fallait le chercher. Il y est question d'une jeune fille qui a perdu sa mère et qui lutte pour se libérer de l'emprise mortifère de son père et de son grand-père. La disparue continue de jouer un rôle important à travers son portrait dont le regard fixe les personnages. Ce que m'apprend le film, c'est comment garder un lien vivant avec les morts par la photographie, et comment ce qu'on prenait pour inerte, ce portrait d'une défunte, peut provoquer du mouvement. La mère de cette adolescente n'est plus là, mais reste son portrait qui la regarde. Ce regard toujours présent lui permet de se déplacer et de se libérer du joug qui l'entrave.

J'ai réalisé plusieurs films essais sur des peintres qui, à travers leurs œuvres, figuratives ou abstraites, reproduisaient un regard qui les regarde ¹. En écrivant sur ces œuvres ou en filmant ces artistes au travail, je m'y projette à mon tour, par mon regard. Je me mets en jeu ou parfois même en scène avec eux. J'ignore si un jour je mettrai en scène le portrait de ma mère, ou bien si son regard est passé par tous ceux-là, par des fictions, par ces regards déportés, ces regards qui traquent des lignes déportées qui déplacent mes coordonnées et me portent ailleurs. J'ai l'impression que chaque rencontre me transporte plus loin. L'essentiel sans doute consiste en la mise en mouvement, et l'écriture en est une, pour ne pas rester impuissant face à la perte.

Écrire sur les images est une autre manière de se rapprocher d'elles, qui relie, éclaire et apaise. Il s'agissait donc d'écrire à *propos de Sarabande* ou *autour de Sarabande* ou *sur Sarabande*, en y prenant appui, sans surplomb. Un film est une surface de projection et il est parfois nécessaire de porter son attention sur un objet extérieur pour parvenir à atteindre ce qui est le plus près de soi. Il y aura, dans ce palimpseste sur *Sarabande*, l'apparition ici ou là, d'une écriture plus intime qui dans le fond, on l'aura compris, est souterraine à l'ensemble.

PREMIÈRE PARTIE :
VIVRE OU MOURIR ?

Je suis mort, tout en étant en vie.

Isaac Borg, dans *Les Fraises sauvages* (1957)

Bergman amorce l'écriture de *Sarabande* en juin 2001, alors qu'il traduit et adapte *Les Revenants* de Henrik Ibsen pour le théâtre ². Il est âgé de quatre-vingt-trois ans, ne pensait pas tourner un nouveau film, mais la disparition prématurée de sa femme, six ans auparavant ³, l'a laissé dans un état de désespoir absolu et a provoqué en lui un tel chaos que sans doute seule la réalisation d'un film était à même de l'apaiser. L'événement relance des questions existentielles auxquelles ce fils de pasteur luthérien a déjà répondu au travers de plusieurs longs-métrages, notamment avec *Le Septième Sceau* (1957). Et sa réponse était catégorique : il n'y a rien, aucun au-delà, *nada*. Si ce film réalisé à quarante ans avait contribué à calmer ses angoisses, le doute resurgit de